

SUR LES TRACES DE JACQUES BALMAT

Olivier arriva estropassé au refuge du Gôûter, à près de 4 000 m d'altitude, après avoir franchi les rimayes du glacier du Bionassay grâce à ses crampons et à son alpenstock. Oubliées les plantes cueillies le long du sentier dans l'alpe pour s'enivrer de leur fragrance avant l'effort suprême... Il avait pourtant tenté de puiser l'énergie concentrée à la base des involucres et des involucelles, des ombelles et des ombellules d'une quelconque cigüe.

Le voici dans un autre monde, au pied du dôme menant au sommet, tentant de trouver le sommeil au milieu d'une pièce bondée où la diaphorèze des alpinistes provoque des céphalées. A peine endormi, il est réveillé par son guide, son labadens, pour prendre le pas des lucioles déjà engagées sur le champ de neige. Les séracs menacent de tomber, suspendus au ciel par un cordon invisible, semblant dire au randonneur mortel qu'il est simplement toléré dans ce monde de géants. Voici le refuge Vallot, où des expériences sont menées afin de mieux connaître les effets de l'altitude sur les organismes. Puis il s'engage sur l'arête des Bosses, où Jacques Balmat et le Docteur Paccard se livrèrent à un sprint en 1786 pour être le premier au sommet du toit de l'Europe.

Il commence à devenir aboulique car il est en proie au mal de l'altitude. Va-t-on devoir prononcer l'absoute ? Sa salive devient acescente. Il sent venir l'acholie, l'adipsie et l'achylie. Sur le chemin du retour, les pénitents adamantins lui semblent autant de juges se penchant sur son passé. Il pense à réciter des aèdes pour oublier sa douleur.

En arrivant au Plan de l'Aiguille, il contemple le chemin parcouru, songe à ces cristalliers partant quérir l'inutile qui ont fini leur vie en tombant dans un aven d'un quelconque karst provençal. Il ne suffit pas de suivre les pas de De Saussure, le savant genevois, pour se découvrir alpiniste. Il vaut mieux s'entraîner auparavant sur un pas-de-géant, par exemple.

Kala Patar – Sulukumbu – Octobre 1991